

Arabie du Sud pendant la Grande Guerre

PETER ÁKOS FERWAGNER
UNIVERSITE DE SZEGED

Abstract

The southern part of the Arabian Peninsula was a low-intensity conflict zone, one of the secondary theatres of the First World War. Even compared to other fronts in the Middle East (Caucasus, Dardanelles, Mesopotamia, Palestine/Syria), its importance was minimal. Nevertheless, the fighting here was not insignificant. What was at stake in these struggles was mainly whether the British or the Ottomans controlled the trade routes through the Red Sea and the Indian Ocean. In the end, the British emerged victorious from the struggle, bringing virtually all of South Arabia under their control. The only exception was Yemen, which managed to preserve its independence, although it was accompanied by the continuation of extremely archaic conditions.

Keywords: World War I, Southern Arabia, Great Britain, India, Yemen, Ottoman Empire, Aden, Aden Protectorate, Oman

La partie sud de la péninsule arabique a été une zone de conflit de faible intensité, l'un des théâtres secondaires de la Première Guerre mondiale. Même comparé aux autres fronts du Moyen-Orient (le Caucase, les Dardanelles, la Mésopotamie, la Palestine/Syrie), son importance était minime. Néanmoins, les combats ici n'étaient pas insignifiants. Les enjeux de ces luttes étaient principalement de savoir si les Britanniques ou les Ottomans contrôlaient les routes commerciales à travers la mer Rouge et l'océan Indien.

L'ensemble de l'Arabie du Sud n'est jamais passé sous contrôle ottoman. Depuis le début du XIX^e siècle, une partie importante de la côte méridionale était considérée comme un intérêt britannique et les soi-disant États de la Trêve (*Trucial States*) étaient liés à Londres par divers traités. En même temps, le Yémen et l'Asir¹, qui formaient un vilayet distinct, étaient sous l'autorité formelle d'Istanbul, et en raison de son emplacement, le premier en particulier avait une grande importance stratégique.

Dans l'Antiquité, le Yémen était appelé *Arabia Felix*, « l'Arabie heureuse » en raison de son climat plus humide et de ses conditions plus favorables que les régions intérieures. Ses habitants vivant dans le cadre tribal suivaient aux XIX^e et XX^e siècles principalement la tendance zaydite de l'islam chiite, mais le nombre de musulmans sunnites et même de juifs était important. Ce coin reculé de l'Empire ottoman a toujours été considéré comme une

¹ L'Asir est une province du sud de l'actuelle Arabie saoudite, à la frontière du Yémen. Voir son histoire en hongrois : BAQAIS, Ahmed Mohamed (1998), *Asír története 1837-1934* [Histoire de l'Asir], Thèse de doctorat, Budapest.

zone périphérique, où le pouvoir des sultans ne pouvait avoir qu'une importance théorique. En 1871, Istanbul a envoyé des troupes au Yémen pour subjuguier efficacement les villes côtières et les zones montagneuses de l'intérieur. Ici la suprématie aurait pu être difficile à maintenir militairement en raison des distances, ce n'est pas par hasard que le Yémen était appelé « le cimetière des armées ottomanes » avant la Première Guerre mondiale², où le contrôle des fréquentes émeutes (1882, 1898, 1904-1905, 1910-1911) nécessitait chaque année des centaines, voire des milliers de victimes turques³. C'est en partie pourquoi les Turcs ont décidé de construire le chemin de fer du Hedjaz, qui est également devenu une source de conflits entre les grandes puissances. En 1906, le sultan voulait faire construire un branchement à Aqaba, sur la côte de la mer Rouge, car de cette manière il aurait pu acheminer plus rapidement ses troupes vers le Yémen insoumis, et de plus, il n'aurait pas dépendu de l'autorisation des Britanniques, propriétaires du canal de Suez⁴.

Il semble qu'au tournant du siècle, en Arabie du Sud la Sublime Porte se soit comportée comme les puissances coloniales européennes : elle voulait assujettir la population locale, et voulait y parvenir avec les méthodes de colonisation. Cependant, l'idéologie de la supériorité raciale était totalement absente de ce comportement, mais la version ottomane de la « mission civilisatrice » s'y trouvait⁵. Les officiers ottomans « civilisés », habitués aux lois, au paiement régulier des impôts et au service militaire, ont été choqués de constater le retard et le tribalisme omniprésent, ainsi que la férocité des zaydites chiïtes et leur opposition à l'islam sunnite. Bien sûr, le renforcement du pouvoir central, avec tous ses accessoires réformistes et modernisateurs, ne s'est pas fait uniquement pour des raisons philanthropiques. Elle a également servi à empêcher les efforts d'influence des puissances européennes qui ont établi de nouvelles colonies de l'autre côté de la mer Rouge, dans la Corne de l'Afrique⁶.

L'Italie faisait partie de ceux qui essayaient d'acquérir des colonies dans la région. La compagnie maritime Rubattino a pris pied dans la mer Rouge dès 1869, et des explorateurs et commerçants italiens sont apparus dans la péninsule arabique dans les années 1880, établissant des relations commerciales. Après avoir réussi à renforcer militairement leur position en Erythrée en Afrique de l'Est (1890), l'attention des dirigeants italiens s'est tournée vers l'Arabie. Lors de la guerre italo-turque de 1911-12, cet intérêt était déjà si vif que le résident politique britannique à Aden avertit ses supérieurs : « L'objectif du gouvernement italien est d'établir une colonie et un protectorat yéménites dans cette province très riche et

² FISHER, Sydney Nettleton (1960), *The Middle East. A History*, Routledge & Kegan Paul Ltd, London, p. 346.

³ BALDRY, John (1976), « Al-Yaman and the Turkish Occupation 1849-1914 », *Arabica*, 2, pp. 156-196.

⁴ EZZERELLI, Kaïs (2005), « Le pèlerinage à La Mecque au temps du chemin de fer du Hedjaz (1908-1914) », in CHIFFOLEAU, Sylvia – MADŒUF, Anna (dir.), *Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient. Espaces publics, espaces du public*, IFPO, Beyrouth, pp. 167-191.

⁵ KÜHN, Thomas (2003), « An Imperial Borderland as Colony : Knowledge Production and the Elaboration of Difference in Ottoman Yemen, 1872-1914 », *The MIT Electronic Journal of Middle East Studies*, Vol. 3, pp. 4-16.

https://dome.mit.edu/bitstream/handle/1721.3/177972/MITEJMES_Vol_3_Spring2003.pdf?sequence=1 (05/04/2021)

⁶ GINGERAS, Ryan (2016), *Fall of the Sultanate. The Great War and the End of the Ottoman Empire, 1908-1922*, Oxford University Press, Oxford, p. 69.

fertile, ce qui entraînera sûrement des complications et des opérations futures », et si les Italiens continuent ainsi, « tout le commerce arabe nous sera enlevé, nos revenus ici seront perdus et Aden sera réduite à une simple station de chargement de charbon »⁷.

Pour contrer ces tentatives, la Sublime Porte a tenté de développer le Yémen. Istanbul a essayé de moderniser le pays principalement dans le domaine de l'éducation ; dans cet esprit, on a fondé des écoles où on a enseigné des matières modernes en plus des études islamiques. Cependant, le niveau de formation restait bas et le tableau d'ensemble ne s'améliorait guère du fait que les enfants des familles les plus distinguées pouvaient poursuivre leurs études à Constantinople. Avant la guerre mondiale, le dirigeant du Yémen, l'imam Yahya Mohammed Hamid ed-Din, a tenté de devenir indépendant d'Istanbul, de sorte que le gouvernement des Jeunes Turcs a lancé des expéditions militaires infructueuses contre lui. Voyant l'échec, on a préféré s'entendre avec lui et le seigneur voisin d'Asir, Muhammad ibn al-Idrisi. Ils ont obtenu une autonomie locale importante et ont également reçu un soutien généreux⁸.



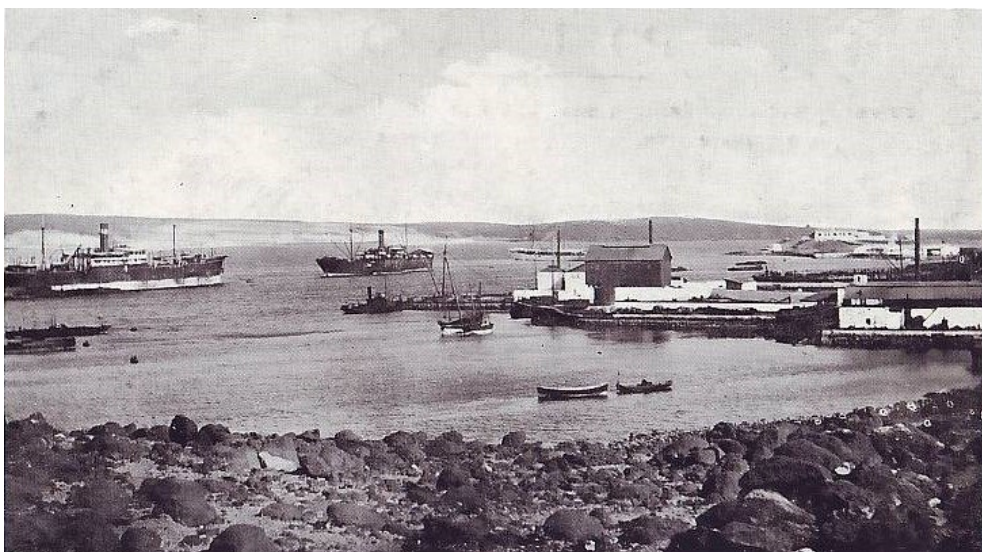
Yahya, imam des zaydites du Yémen (1904-1948)

Avant la Première Guerre mondiale, des rébellions ont éclaté de nouveau au Yémen et en Asir. Dans le premier, l'imam Yahya a voulu renforcer la légitimité de son pouvoir contre le califat en prônant des réformes, auxquelles il a réussi en 1911 après les sanglantes batailles de 1905. Dans la traité de Daan, Istanbul a reconnu son règne sur les Zaydites, une secte de l'islam chiite, et sur la partie nord du Yémen⁹.

⁷ FIORE (2010), Massimiliano, *Anglo-Italian Relations in the Middle East, 1922-1940*, Ashgate, Farnham, p. 12.

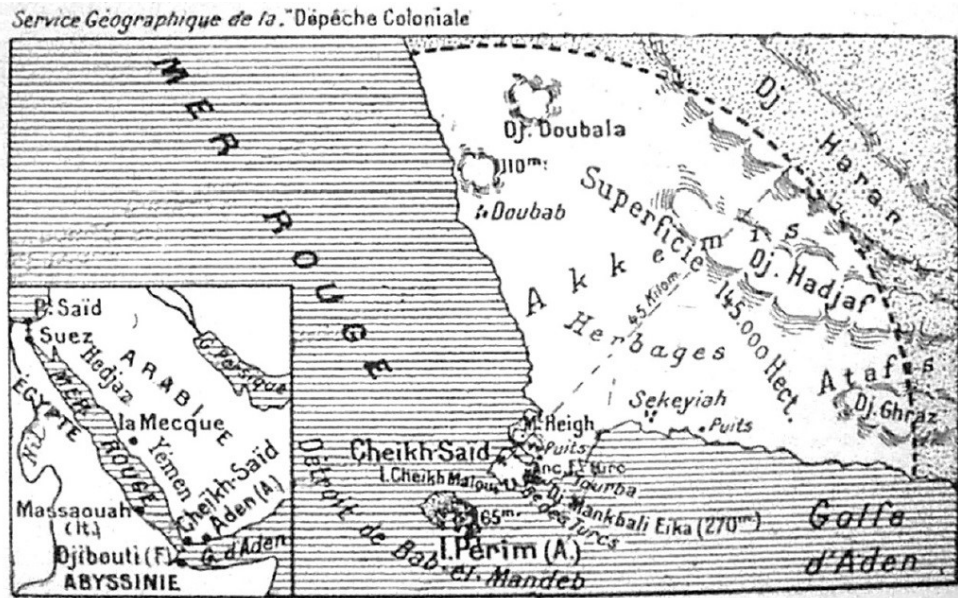
⁸ FARAH, Caesar E. (2002), *The Sultan's Yemen. Nineteenth-Century Challenges to Ottoman Rule*, I.B. Tauris, London, pp. 212-271.

⁹ BOUQUET, Olivier – PETRIAT, Philippe – VERMEREN, Pierre (2016), *Histoire du Moyen-Orient de l'Empire ottoman à nos jours au delà de la question d'Orient*, Publications de la Sorbonne, Paris, pp. 175-176.



Des vapeurs dans le port de Périm, 1910

Pendant la guerre mondiale, les troupes de l'empire stationnées au Yémen posèrent un sérieux problème de communication et de logistique à la Sublime Porte, mais malgré les distances et toutes les difficultés, la liaison fut longtemps maintenue. Cela devait être le cas, car lorsque l'empire est entré en guerre en octobre 1914, les Britanniques ont immédiatement ordonné des renforts à Aden depuis l'Inde. Aden était une minuscule colonie que les Britanniques occupèrent en 1839 et annexèrent à leurs possessions indiennes. La Royal Navy utilisait à l'origine le port comme base pour les opérations contre la piraterie, mais après l'ouverture du canal de Suez en 1869, il devint une station de chargement de charbon idéale. Comme Hong-Kong, Aden est devenue une base indispensable de la puissance maritime britannique et un important centre de trafic et de commerce. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Angleterre a conclu une série de traités avec les tribus environnantes, créant ainsi sa sphère d'influence connue sous le nom de Protectorat d'Aden. Bordant la province ottomane du Yémen, le protectorat de 23 000 km² se composait de neuf mini-États, chacun dirigé par un souverain indépendant. Entre 1902 et 1905, un comité d'établissement de frontière anglo-turque a marqué la frontière entre les deux zones, qui, lorsque l'Empire ottoman est entré en guerre, avec la Mésopotamie méridionale, est automatiquement devenue une ligne de front entre les parties. La frontière entre le Yémen et le Protectorat d'Aden se terminait au détroit de Bab-el-Mandeb, à la sortie de la mer Rouge. Ici se trouvait le point le plus méridional du territoire ottoman, Cheikh Saïd, où les Turcs essayaient de garder le passage maritime sous leur contrôle au moyen de forteresses construites sur des hauteurs et chargées de canons. Les Britanniques, quant à eux, possédaient la petite île de Périm de 13 km² en face de Cheikh Saïd, dans le détroit, à environ 160 km à l'ouest d'Aden.



Île de Périm dans le détroit de Bab-el-Mandeb, en face de Cheikh Saïd

En novembre 1914, les services de renseignement britanniques rapportèrent que les Turcs avaient envoyé des troupes à Cheikh Saïd, d'où ils conclurent qu'ils voulaient lancer une attaque contre le Protectorat d'Aden ou Périm. Considérant l'importance de Bab-el-Mandeb pour l'Empire britannique déchiré par la guerre (des troupes de Nouvelle-Zélande, d'Australie et d'Inde y ont navigué sans exception en route vers l'Égypte et l'Europe), les stratèges anglais en Inde ont décidé d'éliminer la menace de Cheikh Saïd. C'est ainsi que des forces fraîches arrivent à Aden début novembre. Le 10, des navires partant de Périm ouvrent le feu sur les positions turques, puis débarquent des soldats, qui occupent les hauteurs presque sans encombre, à mesure que les défenseurs sont partis. De l'équipement laissé derrière, on a estimé qu'il y avait cinq cents. Les Indiens ont détruit les fortifications puis ont également quitté le site¹⁰.

Bien que l'opération lancée à Cheikh Saïd ait réussi, elle a causé un problème politique qui a tourmenté les Britanniques à Aden jusqu'à la fin de la guerre. L'entourage du vice-roi de l'Inde a fait des plans militaires sans consulter au préalable les autorités d'Aden, qui faisaient le maximum pour isoler les Ottomans yéménites par des négociations. Cette diplomatie s'est concentrée principalement sur le chef du pays, l'imam Yahya, vénéré comme un « héros national » pour son combat contre les Ottomans, le chef de la communauté zaydite, qui a installé son quartier général sur les plateaux au nord de Sanaa. L'imam a conclu une trêve avec la Porte en 1911, et en 1913, ils ont convenu de gouverner ensemble la province du Yémen. Bien que Yahya ne soit pas en mesure de rompre avec les Turcs, il veille

¹⁰ ROGAN, Eugene (2015), *The Fall of the Ottomans. The Great War in the Middle East, 1914-1920*, Penguin Books, London, pp. 88-89, 224-225.

également à rester en bons termes avec les Britanniques¹¹. D'autre part, le bombardement de Cheikh Saïd a provoqué la colère de l'imam et a monté la population yéménite contre l'Angleterre. En février 1915, Yahya a dit au colonel Harold Jacob, le résident adjoint britannique à Aden, que sa loyauté envers l'Empire ottoman, et par conséquent son hostilité envers la Grande-Bretagne, était ininterrompue. En d'autres termes, au lieu de stabiliser les positions britanniques en Arabie du Sud, elles sont devenues plus vulnérables. La défense du Protectorat d'Aden a causé un casse-tête parce que 14 000 soldats ottomans étaient stationnés au Yémen, qui pourraient également être rejoints par les partisans de l'imam¹². En février 1915, les Turcs, avec le soutien des hommes de Yahya, ont poussé sur le territoire du Protectorat d'Aden, ce que les Britanniques n'ont pas pris au sérieux au début. Cependant, alors que les forces ottomanes au Yémen grandissaient et que leurs agents recrutaient de plus en plus de tribus à leurs côtés, les autorités d'Aden s'inquiétaient. Leur intelligence en juin signifiait que six bataillons ottomans les surveillaient déjà, ce qui dépassait de loin la force des Britanniques. Afin d'améliorer leur situation, fin avril, ils entourèrent le seigneur d'Asir, l'émir Idrisi, pour se rebeller contre Yahya, en retour ils lui promirent deux mille livres par mois et la reconnaissance de son indépendance (le traité à ce sujet fut conclu le 30)¹³.

En juin 1915, les Turcs ont tenté d'occuper l'île de Périm, mais les Britanniques ont repoussé l'attaque et ont même acquis l'île de Kamaran, précédemment évacuée par les Turcs, qui servait auparavant de station de quarantaine importante pour les pèlerins musulmans venant à La Mecque de l'Asie du Sud¹⁴. Les Ottomans se retournent alors contre Aden, vitale pour les Britanniques. Le 1^{er} juillet, ils ont attaqué l'un des principaux alliés de Londres, la ville de Lahej, située à seulement 50 km d'Aden, dont le sultan, Ali al-Abdali, était l'un des dirigeants semi-indépendants et pro-anglais du protectorat. Malgré la chaleur insupportable, le résident britannique y envoya immédiatement sa petite garnison indienne inexpérimentée pour aider à repousser les Turcs. Ils ont réussi à les surprendre et à capturer leur commandant, mais dans le combat nocturne qui s'est déroulé, l'un des conscrits indiens a cru le sultan un ennemi et l'a abattu... Les Britanniques, en infériorité numérique, ont été contraints de partir précipitamment et de se traîner à Aden, mais leur perte de 50 hommes a encore été augmentée par les 30 soldats qui sont morts d'un coup de chaleur pendant la retraite. En plus, ils ont été contraints de laisser toutes leurs mitrailleuses, deux canons mobiles, des munitions et la plupart de leur équipement à Lahej.

¹¹ BURY, G. Wyman (1915), *Arabia Infelix or the Turks in Yamen*, Macmillan and Co., London, pp. 15-17.

¹² JACOB, Harold F. (1923), *Kings of Arabia. The Rise and Set of the Turkish Sovranty in the Arabian Peninsula*, Mills & Boon Ltd, London, pp. 158-161.

¹³ KOSTINER, Joseph (1993), *The Making of Saudi Arabia 1916-1936. From Chieftancy to Monarchical State*, Oxford University Press, New York – Oxford, pp. 8-9.

¹⁴ BALDRY, John (1978), « British Naval Operations against Turkish Yaman 1914-1919 », *Arabica*, 2, pp. 148-197.

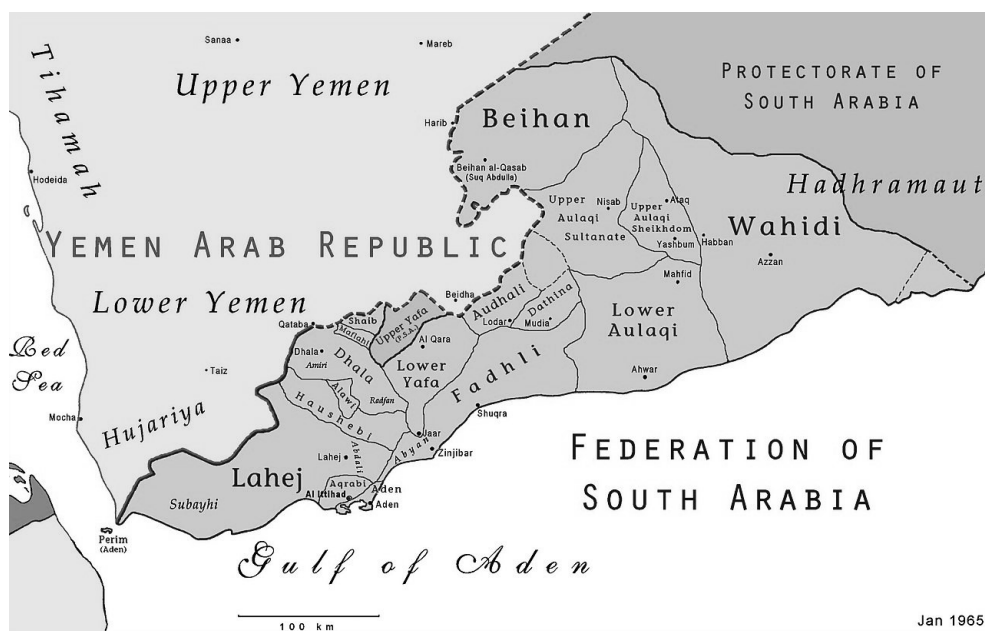


Le marché de Lahej au début du XX^e siècle

La voie d'Aden était ouverte aux Turcs, et ils occupèrent le village de Cheikh Othman de l'autre côté du golfe d'Aden, d'où leur artillerie pouvait atteindre les installations portuaires, les navires et le bureau du résident, et de plus, ils occupaient également les puits et les sources d'eau. Dans cette situation critique, le vice-roi de l'Inde a fait venir des troupes d'Égypte, qui ont débarqué le 21 juillet et ont repoussé les Turcs à Lahej avec une attaque-surprise avec peu de pertes, tout en capturant des centaines de prisonniers¹⁵. Bien que les Britanniques aient consolidé leur position à Aden, ils ne pouvaient pas songer à lancer de nouvelles opérations offensives pour le moment, car ils la jugeaient trop risquée en raison de la chaleur et des conditions désertiques. Le rapport de force ne les favorise pas non plus : quatre mille Ottomans sont encore stationnés à Lahej, alors que seuls 1400 Britanniques à Aden, et ce jusqu'à la fin de la guerre. Certes le soulèvement arabe du Hedjaz en 1916 eut de graves conséquences pour les forces turques au Yémen, puisqu'il rendit leur isolement complet (les deux divisions turques de 15 000 hommes bloquées au Yémen ne purent s'approvisionner pour le reste de la guerre). Ils étaient toujours capables de tenir le front et les Britanniques étaient incapables de défendre les souverains du protectorat. Le seul point positif pour les Anglais aurait pu être qu'il n'y avait plus de menace sérieuse pour la navigation indienne et la capacité opérationnelle de la Royal Navy¹⁶.

¹⁵ CONNELLY, Mark (2005), « The British Campaign in Aden, 1914-1918 », *Journal of the Centre for First World War Studies*, 1, pp. 65-96.

¹⁶ ROGAN, *The Fall of the Ottomans...*, *op. cit.*, pp. 225-227 ; MOTTE, Martin (2004), « La seconde Iliade : blocus et contre-blocus au Moyen-Orient, 1914-1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 214, pp. 39-53.



Après la défaite de l'Empire ottoman en 1918, le Yémen a acquis sa souveraineté, mais il était considéré comme l'un des pays les plus arriérés du monde. Il suffit de se référer à l'absence totale de soins médicaux. Bien que les Ottomans aient créé des hôpitaux, ils ne servaient que les militaires d'occupation et les responsables turcs, et n'accueillaient pas la population arabe locale. Lorsque les Ottomans sont partis, ils ont emporté avec eux du matériel, des fournitures et du personnel médical. Seul un petit hôpital italien fondé en 1912 a perduré. Le Yémen doit son indépendance au fait qu'aucune grande puissance n'était intéressée à le coloniser après la Première Guerre mondiale. L'imam Yahya a consolidé son pouvoir, mais cela signifiait aussi la survie de structures internes infiniment archaïques et la poursuite d'une politique étrangère recluse. Il a concentré le pouvoir législatif et exécutif entre ses mains d'une manière absolument dominatrice et a contrôlé l'administration par ailleurs limitée. Les réformes gouvernementales et la mise en place d'un cabinet n'ont eu lieu qu'au début des années 1930. À partir de l'automne 1918, l'attention de Yahya se concentra sur la destruction de la résistance des tribus, car sa politique de centralisation provoqua de sérieuses protestations parmi les tribus qui jouissaient d'une autonomie importante sous la domination ottomane. L'une des tribus sunnites a même créé son propre État en 1918, dont la reconnaissance a ensuite été demandée par la Société des Nations. L'imam a également dû utiliser la force armée pour chasser l'émir Idrisi, le seigneur d'Asir déjà mentionné, qui avait envahi une partie du pays¹⁷. Le départ des Ottomans et la faible influence britannique ont finalement permis à Yahya d'étendre son règne en direction de Tihama et al-Hodeïda.

¹⁷ PRANTNER, Zoltán (2009), *Jemen és a szocialista országok 1955-1970* [Le Yémen et les pays socialistes], Szegedi Egyetemi Kiadó – JATEPress, Szeged, pp. 9-49.

Après la Grande Guerre, la relation de Yahya avec la Grande-Bretagne restait problématique, car l'imam revendiquait Aden pour lui-même et ne reconnaissait aucun droit à Londres d'intervenir dans les événements au Yémen. Voyant les difficultés, le gouvernement britannique a tenté de parvenir à un compromis, et à cet effet une proposition a été faite, selon laquelle l'imam recevrait un soutien mensuel de mille livres, en échange il ne dérangerait pas Aden, d'où les troupes pourraient être retiré (même après la guerre, les Britanniques y ont stationné sept mille soldats¹⁸), et il expulserait les étrangers des zones sous son contrôle. En même temps, les Britanniques ont également prévu qu'ils soutiendraient les adversaires et rivaux de l'imam, faisant ainsi pression sur lui¹⁹.

La tension était également accrue par le fait que les frontières n'étaient jamais précisées, ce qui provoquait parfois des conflits. Au milieu des années 1920, la relation s'était détériorée, c'est pourquoi l'imam Yahya s'est d'abord tourné vers les États-Unis, puis vers l'Italie, qui était présente dans la région depuis longtemps, pour obtenir de l'aide. En 1927, il parvient à conclure un traité de commerce et d'amitié avec Rome, mais celui-ci ne répond pas à ses espoirs, ainsi le premier contact est donc établi avec l'Union soviétique, qui aboutit au traité de commerce et d'amitié signé en automne 1928. Il s'agissait du premier traité de ce type entre l'État soviétique et un pays arabe²⁰. Sa conclusion était clairement motivée par l'anglophilie des deux côtés. Cependant, tout cela ne s'est pas avéré fructueux sur le long terme, la coopération s'est progressivement éteinte et entre les deux guerres mondiales, le Yémen est resté un pays pour ainsi dire fermé.

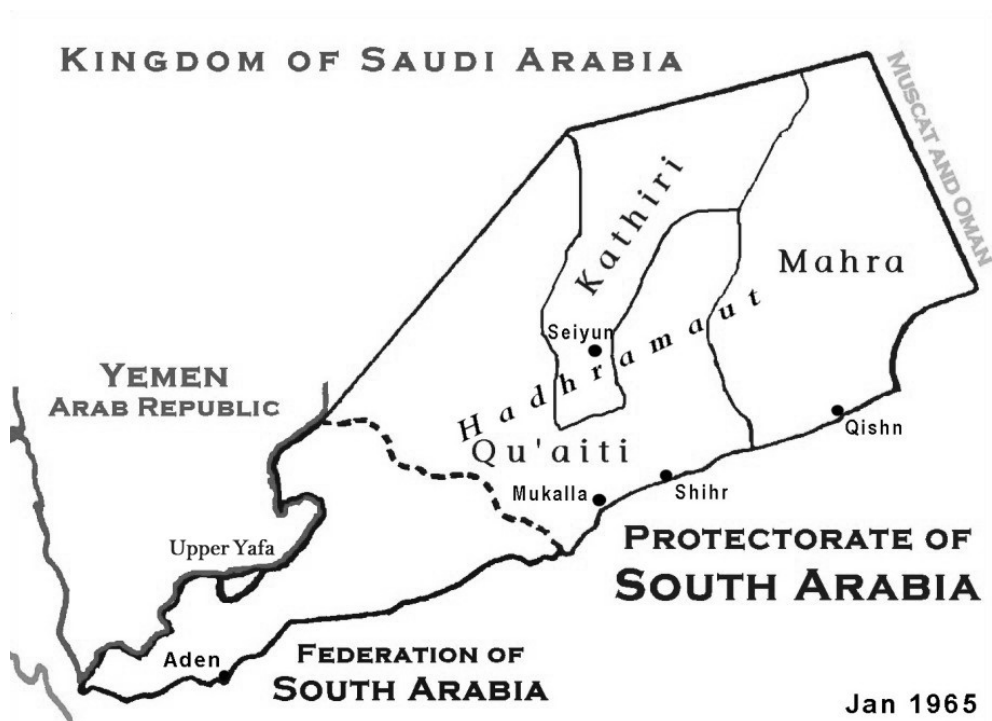
Le cas de l'Hadramaout, situé dans la partie sud-est de l'actuel Yémen, est typique, où les acteurs locaux ont voulu profiter de la guerre mondiale pour renforcer leur position. Au milieu du XIX^e siècle, deux émirats ont été établis dans la région, qui sont devenus plus tard des sultanats. La famille Kathiri s'est installée dans les zones intérieures, tandis que les Qu'aitis se sont installés sur la côte. Ces derniers sont venus ici parce que les fils d'un officier d'origine noble, Umar ibn Awadh al-Qu'aiti, qui a effectué en Inde son service militaire dans l'entourage du souverain d'Hyderabad, le Nizam, ont mis les pieds dans la zone côtière de l'Arabie du Sud dans les années 1850, puis occupèrent les villes d'Ash-Shihir et de Mukalla, célèbres pour leur commerce d'encens. En 1888, ils ont conclu un traité de défense avec les Britanniques, et en 1902, un sultanat unifié a été établi, qui est devenu une partie du Protectorat d'Aden. Les Kathiris, qui leur étaient hostiles, cherchaient également des protecteurs, ils se rapprochaient de l'imam Yahya et des Ottomans, condamnaient les relations avec les « infidèles » britanniques et soulignaient l'importance de la solidarité panislamique. Dans ce conflit, les Kathiris ne pouvaient pas gagner : la population hésitait à soutenir les Ottomans car elle craignait que les Qu'aitis pro-britanniques ne leur permettent pas d'atteindre les ports, les coupant ainsi du commerce extérieur vital. Les Ottomans n'ont pas pu envoyer d'argent et de troupes dans cette région lointaine contre les Qu'aitis, et

¹⁸ Télégramme chiffré de Winston Churchill envoyé le 15 mars 1921 du Caire au Ministère des Colonies à Londres, Churchill Archive Center (CHAR), Cambridge, 17/18.

¹⁹ Télégramme de Churchill envoyé le 20 mars 1921 au Premier ministre, in *Conference on Middle Eastern Affairs summoned to meet in Cairo during March 1921, by the Secretary of State for the Colonies. Telegraphic correspondence regarding policy in Mesopotamia, Palestine and Trans-Jordan, and Arabia*, p. 8. CHAR 17/18.

²⁰ YODFAT, Aryeh Y. (1983), *The Soviet Union and the Arabian Peninsula. Soviet Policy Towards the Persian Gulf and Arabia*, Routledge, London, pp. 1-2.

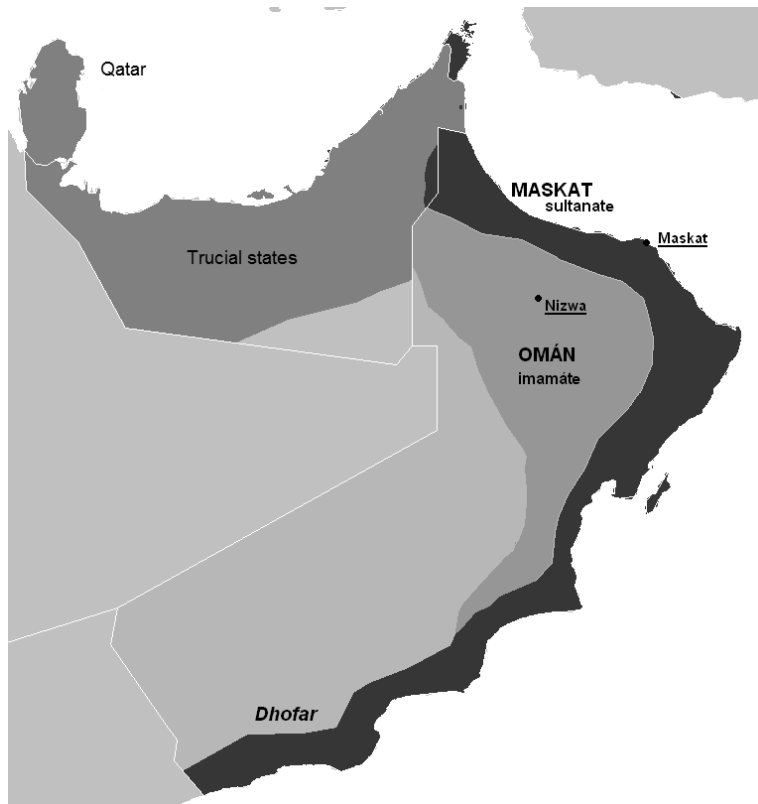
Londres a utilisé divers moyens administratifs pour faire pression sur les Kathiris, en particulier sur leurs sujets vivant à Singapour et entretenant des relations commerciales avec eux. Dans ces circonstances, en 1918, les Britanniques réussirent à persuader les Kathiris de reconnaître dans un traité le sultan Qu'aiti comme le seigneur de tout l'Hadramaout, au sein duquel ils pouvaient en même temps contrôler librement leur propre territoire. Bien que l'accord n'ait pas réglé le conflit une fois pour toutes, il a marqué une étape importante dans le développement de l'hégémonie Qu'aiti. En raison de la guerre, les parties ont pu attirer l'attention des grandes puissances, et en raison de la possession du littoral stratégiquement important et de leur relation étroite avec l'un des vainqueurs, les Qu'aitis ont pu l'emporter²¹.



Les changements n'ont pas non plus épargné Oman, plus à l'est. Pendant longtemps, ses marchands ont joué un rôle décisif dans le commerce maritime entre Zanzibar, l'Inde et l'Arabie. Cependant, la conquête britannique de l'Inde au XIX^e siècle a porté un coup sévère à ce commerce, il n'est donc pas surprenant que l'élite intellectuelle et politique omanaise se soit opposée au colonialisme et ait participé au renouveau de la pensée religieuse et

²¹ BOXBERGER, Linda (2002), *On the Edge of Empire. Hadhramawt, Emigration, and the Indian Ocean, 1880s-1930s*, State University of New York Press, Albany, pp. 183-210 ; FREITAG, Ulrike (2003), *Indian Ocean Migrants and State Formation in Hadhramaut. Reforming the Homeland*, Brill, Leiden, pp. 174-185.

politique musulmane (*nahda*)²². Au début de la guerre mondiale, il y a eu un grave conflit entre les zones intérieures contrôlées par l'imam ibadite²³ et la côte gouvernée par le sultan sunnite pro-britannique, qui s'est transformé en une véritable guerre civile entre 1915 et 1920. Le sultan n'a pu conserver son pouvoir que parce qu'il était soutenu par les troupes indiennes qui étaient à Mascate depuis 1913, et à la fin de 1914, les Britanniques ont envoyé six compagnies d'infanterie dans le pays. Cependant, tout cela n'a pas changé le fait que les sultans d'Oman étaient endettés auprès des créanciers britanniques, ce qui a finalement contraint le pays à la dépendance. Le traité de Sib conclu près de Mascate en 1920 mit fin aux hostilités et préserva la division politique entre l'intérieur et la côte sous tutelle britannique²⁴.



²² JONES, Jeremy – RIDOUT, Nicholas (2015), *A History of Modern Oman*, Cambridge University Press, New York, pp. 64-65, 71-85.

²³ L'ibadisme est une école minoritaire modérée de l'islam répandue à Oman, du nom d'Abdallah ibn Ibad at-Tamimi, un érudit religieux décédé au début du VIII^e siècle. Héritier des kharijites, à l'origine de la première scission de l'islam, sa théologie diffère de l'orthodoxie sunnite et chiite sur de nombreux points. Ses partisans se trouvent dans plusieurs régions d'Afrique du Nord et de l'Est.

²⁴ PETERSON, J. E. (1976), « The Revival of the Ibāḍī Imāmate in Oman and the Treat to Muscat, 1913-20 », in SERJEANT, R. B. – BIDWELL, R. L. (dir.), *Arabian Studies III*, C. Hurst & Company, London, pp. 165-188.